

Joseph GOEBBELS, *Journal (1943-1945)*

Trad. de l'allemand par D. Viollet, G. Cheptou, É. Paunowittsch, Paris, Tallandier, 2005, 768 p.

Vincent Lowy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7759>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7759](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7759)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Vincent Lowy, « Joseph GOEBBELS, *Journal (1943-1945)* », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7759> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7759>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

Tous droits réservés

Joseph GOEBBELS, *Journal* (1943-1945)

Trad. de l'allemand par D. Viollet, G. Cheptou, É. Paunowittsch, Paris, Tallandier, 2005, 768 p.

Vincent Lowy

RÉFÉRENCE

Joseph GOEBBELS, *Journal* (1943-1945). Trad. de l'allemand par D. Viollet, G. Cheptou, É. Paunowittsch, Paris, Tallandier, 2005, 768 p.

- 1 L'édition intégrale du journal de Joseph Goebbels par l'Institut d'histoire contemporaine de Munich et Berlin – *Institut für Zeitgeschichte* (IFZ) – comporte vingt-neuf volumes. Elle a été publiée entre 1993 et 2005 et dirigée par Martin Broszat et Horst Möller, directeurs successifs de l'IFZ. Établie et annotée par Pierre Ayçoberry, professeur émérite à Strasbourg 2 et éminent spécialiste du national-socialisme, l'édition française présente une importante sélection de cette œuvre et commence par la publication du dernier volume, avec des textes datant de janvier 1943 à mars 1945. Les trois autres volumes (1923/1933, 1933/1938, 1939/1942) sont en préparation. Il s'agit donc de très larges extraits d'un document volumineux se composant lui-même de deux parties, l'une manuscrite (6783 p.), l'autre dictée (36 000 p.), à partir de juillet 1941. Le présent volume correspond donc à la deuxième partie, beaucoup plus abondante que la partie manuscrite. Il présente des textes d'un style parlé, éloquent et répétitif (alors que le style de la première partie est beaucoup plus concis et télégraphique). L'année 1943 comporte 33 entrées, l'année 1944, 31, et l'année 1945 seulement 5 (la dernière est datée du 28 mars). L'édition est solidement encadrée, précédée par une biographie rapide de l'auteur (par Pierre Ayçoberry), une synthèse importante relative à la généalogie du texte (par Horst Möller), et une note de l'éditeur ainsi que de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, institution de mémoire à laquelle seront reversés les bénéfices éventuels générés par la vente de cet ouvrage.
- 2 Les historiens associés à une publication de cette ampleur peuvent légitimement se poser la question de son utilité, comme le fait d'ailleurs Horst Möller dans sa

présentation du texte : « Le subjectivisme, la mythomanie et la barbarie de son auteur disqualifient-ils le *Journal* en tant que source d'informations ? L'intention de publication de Goebbels restreint-elle la portée scientifique du document ? Sa nature particulière ne fait que confirmer encore une fois la nécessité d'une véritable critique des sources. L'historien, dans son langage sobre, dira que l'édition du *Journal* ne doit pas seulement être accompagnée d'un appareil critique interne, mais qu'il faut au contraire l'utiliser et l'interpréter avec tous les instruments classiques de la critique des sources » (p. 16).

- 3 Pour le chercheur en sciences de l'information et de la communication, le journal de Goebbels est un document de premier ordre. Il s'agit du seul témoignage direct d'un propagandiste central et peut-être unique dans l'histoire contemporaine, artisan des victoires électorales d'un régime longtemps plébiscitaire, qui n'a pu durer et entraîner l'Europe dans la barbarie qu'avec l'appui d'une immense majorité d'Allemands. Cet appui était le produit du travail acharné de Goebbels, authentique activiste animé par une foi ardente en Adolf Hitler. Né en 1897, Docteur ès Lettres de l'université de Bonn (1922) et modeste rédacteur d'une feuille populiste (la *Nationalsozialistische Briefe*), Goebbels rencontre le leader national-socialiste en 1926 et invente à son contact une nouvelle forme de relations publiques, centrée sur le culte de la personnalité, la haine raciale, le cannibalisme social. Dans les pratiques de propagande qu'il met en place, dès la fin des années 20, s'inscrit la « radicalisation cumulative » propre au national-socialisme et si bien décrite par l'historien Ian Kershaw (*Hitler 1889-1936 : Hubris*, Paris, Flammarion, 1998, 1 160 p.). Sur les grands problèmes – en temps de guerre comme en temps de paix –, Hitler et Goebbels partagent une identité de vues pratiquement complète et ce compagnonnage entre les deux hommes dure jusqu'au suicide collectif qui intervient à Berlin, dans le bunker de la Chancellerie du *Reich*, entre le 30 avril et le 1^{er} mai 1945.
- 4 Justement, ce volume retrace la dernière partie de cette aventure macabre et donne au lecteur un accès direct et formidablement précis sur la décomposition du système nazi, y compris dans la double dimension du contrôle et de la fabrication de l'opinion. Par rapport aux périodes fastes du milieu des années 30, les éléments et commentaires d'ordre communicationnel sont nettement moins importants dans cette dernière époque : théoricien de la guerre totale, Goebbels passe la majeure partie de ces années à tenter de convaincre Hitler de lui confier les rênes du pouvoir, en plus de sa mission de chef d'orchestre de la propagande du régime. En la matière, son succès est bien tardif : il ne devient chef du gouvernement qu'à la veille de son suicide. Mais surtout, Goebbels est absorbé par sa mission de Gauleiter de Berlin (puis préfet de la ville et « plénipotentiaire pour la guerre totale » à partir de 1944), à l'heure des bombardements massifs opérés par la Royal Air Force sur la capitale du *Reich*. Son activité de « ministre de l'Éducation populaire et de la Propagande » se limite alors à la rédaction des communiqués officiels relatifs aux victoires et revers militaires, à la programmation des interventions de plus en plus rares d'Hitler et à la supervision des cérémonies commémoratives traditionnelles (également désertées par le Führer).
- 5 Les grands meetings au *Sportpalast* portent toujours sa marque, mais les manifestations d'enthousiasme populaire d'autrefois faisant défaut, ils nécessitent un autre type de mise en scène : les milliers de spectateurs sont des figurants dont les acclamations sont amplifiées par les haut-parleurs, les tribunes sont garnies de groupes de claqueurs et les retransmissions radiophoniques comportent des trucages sonores (les

applaudissements deviennent assourdissants, leur durée est étirée). Mais Goebbels, qui dicte son journal pour l'éternité ou tout au moins pour une publication prochaine, n'en fait naturellement pas état : « 19 février 1943 : la retransmission radiophonique de la manifestation avec mon discours a lieu de 8 heures à 10 heures du soir. Je crois qu'elle laissera une profonde impression. J'écoute encore une fois les dix questions et les réponses du public. Les cris approuvateurs et les ovations menacent de faire sauter le haut-parleur. Cela ne restera pas sans effet sur les Anglais. En tout cas, ils verront que l'état d'esprit en Allemagne n'est pas à la conciliation » (p. 64).

- 6 Dès cette époque, les mécanismes de la propagande nazie sont totalement déréglés par des échecs militaires cuisants (agonie de la VI^e armée à Stalingrad, succès alliés en Tunisie, tapis de bombes sur Berlin, Cologne et Hambourg...). La tâche aisée des premières années de guerre devient un cauchemar permanent pour le metteur en ondes de la gloire hitlérienne. Il adopte alors des postures contradictoires, comme cette tactique (validée par Hitler) qui consiste à laisser retentir les communiqués victorieux de l'Armée rouge sans y opposer de contre-propagande, pour « inoculer au monde la peur du bolchevisme » afin de remobiliser les forces intérieures défaillantes et de menacer indirectement les pays continentaux, neutres et ennemis : « Que l'Europe prenne seulement peur ! Elle n'en deviendra que plus vite raisonnable » (p. 92). Pierre Ayçoberry souligne malicieusement l'étrange paradoxe auquel aboutit cette stratégie, une bonne nouvelle (le gel freine l'avance de l'ennemi) devenant un problème, syllogisme auquel succède plus tard « un autre paradoxe : l'utilité des mauvaises nouvelles » (p. 71, note de bas de page).
- 7 Mais Goebbels garde aussi un œil sur les actualités cinématographiques, les *Deutschen Wochenschau* de l'UFA, source d'information populaire quasi-unique qu'il a façonnée depuis une dizaine d'années et qu'il ne saurait négliger en temps de guerre. Dans un style ronflant, les défaites y deviennent des replis stratégiques en bon ordre, évidemment prévus à l'avance. Goebbels semble éprouver plus de difficultés à maîtriser le contenu des programmes de radio qui, contrairement aux actualités hebdomadaires, émettent en continu et nécessiteraient un suivi considérable et une écriture plus sophistiquée. Il confirme l'idée que l'information filmée se prête mieux aux manipulations que l'information radiodiffusée : « Elle ne peut, dans son travail quotidien, suivre complètement l'état d'esprit du peuple : sinon, nous ferions du peuple allemand un public en deuil et ce n'est pas le but de la manœuvre » (p. 57). Mais à partir d'un certain stade, le cinéma devient lui-même impuissant à masquer la déconfiture des armées nazies. Goebbels finit par déclarer, en décembre 1944, avec un art consommé de la litote : « Avec cette guerre qui s'éternise, il devient de plus en plus difficile d'alimenter ces actualités en sujets qui retiennent l'attention et l'intérêt du public » (p. 658).
- 8 Alors que les activités mondaines liées à la direction du cinéma nazi ont longtemps occupé ses soirées luxueuses de la fin des années trente, Goebbels doit se résoudre dès 1943 à limiter les efforts de la production cinématographique au redressement du moral national. Ainsi, il conçoit au moment de la bataille de Stalingrad la réalisation d'un grand film en couleurs à la gloire de Kolberg, vaillante petite cité de Poméranie qui a soutenu en 1806 un siège héroïque face aux armées de Napoléon. Ce film doit être pour lui le grand succès de l'hiver 1943-44, indispensable pour susciter le sursaut décisif qui sauvera le Reich. Hitler, de son côté, était convaincu que ce film serait « plus utile qu'une victoire militaire » (I. Kershaw, *Hitler 1936-1945 : Némésis*, Flammarion, Paris,

2000, p. 1020.) Et c'est ainsi que, lors du second semestre 1944, alors que l'Allemagne est déjà à genoux, que bureaux et usines sont vidés de leurs personnels aptes à combattre, que Himmler crée la milice populaire *Volkssturm* (des vieillards équipés de bric et de broc), et que des adolescents sont envoyés sur le front de l'Est, Goebbels réquisitionne 187 000 soldats retirés du service actif pour jouer les figurants dans son épopée de soldats de plomb : le film ne sortira que le 30 janvier 1945, quelques semaines avant la chute de Kolberg dans l'escarcelle soviétique !

- 9 Ces bizarreries montrent bien que ces années 1943-45 ne sont pas du tout représentatives de l'intelligence médiatique qu'a eu Goebbels dans les années 30. Il n'est pas douteux que les volumes 3 et 4 de cette édition auront à cet égard beaucoup plus d'intérêt que celui-ci. Et s'il faut saluer le choix judicieux de ces extraits, la qualité scientifique et de positionnement des éditeurs et annotateurs de cette édition, il est permis de se demander ce qu'il faut retenir de cette logorrhée morbide. Peu de choses et beaucoup à la fois. Certes, nous avons ici extrait les quelques anecdotes relatives aux médias qui surnagent ça et là dans un fatras de considérations pseudo-stratégiques, de proclamations de foi hitlérienne, d'interminables exercices d'autosatisfaction. Dans l'ensemble, c'est l'œuvre d'un écrivain frustré, rendu intarissable par le vertige que lui procure jusqu'à la fin sa position à la droite du Führer. Mais l'essentiel est ailleurs. C'est dans l'accès à la mystérieuse fascination qui lie Goebbels à Hitler, aux frontières de la folie. Avec un amour quasi-filial jamais payé de retour, il partage jusqu'au bout ses bouffées délirantes et son messianisme aveuglant, son refus haineux de la réalité et finalement son suicide (alors qu'Himmler, Bormann, Von Ribbentrop ou Göring sont en fuite, sans parler de Hess). Si bien que l'on peut éventuellement questionner le national-socialisme comme l'œuvre politique et morale résultant non pas du seul Hitler ou d'un ensemble de facteurs socio-historiques et économiques qui auraient favorisé son émergence mais de la rencontre d'Hitler et d'un double assoiffé de reconnaissance, jumeau de l'ombre comme lui revancharde, fanatiquement antisémite, redoutablement ingénieux. Tant il est vrai que si l'on est à peu près sûr que Goebbels n'aurait rien été sans Hitler, il est également possible que ce dernier n'aurait pas été grand chose sans Goebbels.

AUTEURS

VINCENT LOWY

Université de Haute Alsace

CREM, université Paul Verlaine-Metz